

La Plume et Le Glaive

Souleymane DIA

La Plume et Le Glaive

Presses universitaires de Dakar

**© Presses universitaires de Dakar
Dakar (Sénégal)**

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays**

Dépôt légal : novembre 2024

ISBN : 978-2-494601-29-1

EAN : 9782494601291

PRÉFACE

Lorsqu'elle investit le champ historique, la production littéraire, bien souvent, porte son choix sur le théâtre ou le récit. Rarement, des faits de résistance ont été abordés sous forme de roman historique. Le professeur Souleymane Dia a fait le choix de ce genre certes difficile, mais qui n'a pas son pareil lorsqu'il s'agit de plonger le lecteur au cœur de l'évènement. En portant le choix sur le roman pour retracer une histoire pourtant factuelle du madiyankisme et le processus de son enracinement en pays wolof, le professeur Souleymane Dia, nous invite à reconsidérer la relation entre histoire et littérature. Il s'agit d'une problématique ancienne que l'on retrouve dans le vécu de la Nubie et de l'Égypte noire, institutrice africaine de la plus grande lignée d'écrivains-historiens antiques comme Hérodote. Mais elle est toujours actuelle et de temps en temps remise au goût du jour par des productions comme celle du professeur Dia. En effet, non seulement les rapports entre la discipline historique et la littérature peuvent être rangés dans différentes registres, mais le récit, « instrumentalisé » comme source soumise aux genres littéraires, est un outil de connaissance historique sui generis. Rappelons que la fabrique de l'histoire, est avant tout, dans cette perspective, un récit qui n'ignore pas la dimension inaltérable de la scientificité, ni la rigueur épistémologique, ni l'explication causale.

C'est ainsi que dans un style romancé bien particulier qui garde toute son historicité, le professeur Souleymane Dia parvient à restituer des faits authentiques rappelant toute la place de Shèexu Amadu Bah et d'Amari Ngoone Ndaak Sekk dans ce riche segment de l'histoire de la propagation de l'Islam, et particulièrement du soufisme en Afrique de l'Ouest. Loin d'être une simple fiction qui fait voyager le lecteur dans l'espace et le temps, ces pages contribuent à éveiller notre commune conscience de l'existence, dans l'historiographie africaine, d'acteurs madiyankoobe qui, du Tooro aux confins des rio fresco de la presque île du Cap Vert, ont marqué les esprits de l'époque.

La trame qui traverse le roman et le structure est la restitution de faits historiques authentiques qui servent de cadre pour mettre en scène les personnages-clés à travers des dialogues, omniprésents. Ils sont des espace-temps d'analyse des enjeux majeurs de l'époque et du sens de la vie, tout court. Appuyé sur des faits historiques précis et documentés, le procédé choisi pour la narration historique est une synthèse de deux variantes de la typologie de Gilles Nélod¹ : le professoren-roman, roman à thèse qui cherche à vulgariser une science historique sérieuse, et le roman historique d'érudition qui, lui, s'appuie sur une documentation étendue et sûre pour une « *reconstitution poussée parfois jusqu'au détail* ». Les faits historiques en question sont tirés de quatre sources principales qui ont en commun d'être, jusqu'ici, les seules publications scientifiques sur le madyankisme. Il s'agit de deux articles publiés par le professeur Dia en 2015 et 2016 dans la Revue Liens ; de sa contribution sous forme de trois chapitres dans le volume 3 de la collection Eudes et documents de l'Histoire générale du Sénégal, paru en 2021 ; d'un ouvrage sur le madyankisme publié par Dr Daouda Diop en 2023, aux Éditions L'Harmattan.

Ainsi, le premier chapitre du roman « *Sous l'arbre témoin* », fait le récit des préparatifs dans le camp madyanke pour la bataille de Samba Saajo, en s'appuyant sur l'article de S. Dia (2015)², précisément la section 4 intitulée « *La transmission de l'héritage spirituel à la veille de Samba Saajo* » (p. 160-161). Cette trame historique sert de cadre à des échanges de haute portée, à la fois philosophique et historique, entre Shèexu Amadu Bah et ses lieutenants à quelques heures de la bataille. Sur le plan philosophique, les échanges interprètent la relation entre l'écoulement inexorable du temps et les événements qui le scandent. Entre les mains du temps, les événements sont les instruments d'un sado-égoïsme qui rend volages les instants de bonheur et se délecte en éternisant les moments de souffrance. Sur le plan historique, revendiquant

-
1. G. Nélod, 1969, Panorama du roman historique, Bruxelles, SODI, 497 p.
 2. S. Dia, 2015, « Le maadyankisme après Samba Saajo. Le rôle d'Amary NDaak dans sa renaissance au Baol », *Revue Liens Nouvelle Série*, N 20, 2015, p. 154-172.

le droit de déterrer une loi successorale enfouie par les querelles dynastiques, et qui devrait être pourtant la norme de toute succession dans les communautés musulmanes, Shèexu Amadu Bah énonce la conception madyanke de l'héritage spirituel. Il ne doit pas suivre nécessairement les chemins tortueux de la filiation, mais obéir au seul critère de la valeur individuelle.

Le second chapitre du roman intitulé « *Le maure et la teinturière* » est une sorte de prologue préparant l'entrée en scène d'un des deux personnages-clé du roman, Amari Ngoone Ndaak Sekk, par une plongée dans ses origines proches et lointaines. Il s'appuie sur l'article d'histoire déjà cité de S. Dia (2015)³, précisément sur la section 1 intitulée « *Les origines d'Amary NDaak* », (p. 156-158). L'entrée en scène proprement dite commence au quatrième chapitre du roman intitulé « *Un marabout adior dans le tourbillon du Fouta* ». Il fait le récit d'évènements qui matérialisent l'engagement d'Amari Ngoone Ndaak Sekk dans la résistance madyanke : l'invitation à rejoindre le jihad afin de riposter au saccage de Wuro Maadiyu par Lam Tooro ; le départ définitif du Kajoor ; le voyage vers le Jolof ; la rencontre avec Shèexu Amadu Bah ; Njakiiw, première bataille à laquelle participa Amari Ngoone Ndaak Sekk et à l'occasion de laquelle il fut promu Imam du jihad. Le récit de tous ces évènements est nourri par l'article évoqué ci-dessus (Dia, 2015). Les faits historiques sont exposés essentiellement dans le chapitre 1, intitulé « *La figure d'Amary NDaak : les fondements d'une légitimité spirituelle* » (p. 156-159). Le récit des évènements est régulièrement entrecoupé de dialogues qui, en plus d'éviter la monotonie d'une narration linéaire, lui donnent une certaine profondeur spirituelle. C'est le cas, à titre d'exemple, des échanges entre Amari Ngoone Ndaak Sekk et les émissaires de Shèexu Amadu Bah qui lui décrivent avec force détails le sac de Wuro Maadiyu. En leur répondant, Amari Ngoone Ndaak Sekk a abordé une dialectique subtile entre puissance et violence. Le feu par lequel l'ennemi a détruit Wuro Maadiyu montre que les éléments de la nature ne sont pas dotés de violence intrinsèque,

3. S. Dia, *idem*.

mais de puissance. C'est la volonté humaine qui, de cette puissance, fait un instrument ou une arme. Le feu qui a ravagé Wuro Maadiyu est un outil de destruction et de malheur entre les mains de profanes, venus dans le secret des ténèbres commettre leur forfait. Mais pour les hommes épris de lumière, Wuro Maadiyu en flammes est à l'image du soleil. Il se consume pour donner vie, pour éclairer et baliser.

Intercalés entre le premier et le second, le troisième chapitre du roman « *Le Mahdi et son glaive* » est construit autour de cinq événements majeurs : l'arrivée au pouvoir de Shèexu Amadu Bah, après la mort de son père, et quatre batailles : le raid de la colonie sur Wuro Maadiyu, le 28 juin 1869 sous la conduite du commandant de frégate Vallon ; la bataille de Riisso, près de Meckhé, entre Shèexu Amadu Bah, allié pour la circonstance à Lat-Joor, et les troupes du commandant Audibert, en juillet de la même année ; la bataille de Petogne en septembre 1869 ayant opposé les troupes coalisées de Lam Tooro et de Sidya à celles de Shèexu Amadu Bah ; la bataille de Yang-Yang en 1870, riposte de Shèexu Amadu Bah à l'exécution de ses messagers par le Buurba Bakantam Xari Jaloor. Le récit des trois premières batailles est nourri des faits et analyses historiques tirés d'un autre article d'histoire (Dia, 2016)⁴, notamment du chapitre 1 intitulé « *Les années d'errance : alliance avec Lat Joor et échec dans la conquête du Tooro* ». L'auteur y décrit « *La destruction de Wuro Maadyu et la radicalisation de Sheexu Ahmadu* » (p. 204), et aborde « l'isolement politique de Lat Joor et son rapprochement avec Sheexu Ahmadu » (p. 206). Quant à la bataille de Yang-Yang, sa narration s'appuie sur le chapitre 2 du même article qui lui est entièrement consacré : « *L'annexion du Jolof et l'expérience de la déterritorialisation* » (p. 208-211). Au-delà des faits historiques évoqués, ce chapitre est ponctué de dialogues, à l'image du débat entre Shèexu Amadu Bah et les dignitaires déchus du Jolof, après la prise de Yang-Yang en 1870. Il clarifie sa conception du pouvoir, notamment, la relation entre

4. S. Dia, 2016, « Sheexu Ahmadu Ba et la diffusion du mouvement maadyanke. Un prosélytisme déterritorialisé », *Revue Liens*, Nouvelle Série, N 21, 2016, p. 201-221.

mission et pouvoir, entre Dahwa et Mulk comme dirait Ibn Khaldoun⁵. Si pour certains souverains, la religion est un moyen pour le contrôle du pouvoir, c'est tout simplement parce qu'ils cèdent au penchant matériel qui pousse l'homme à entretenir l'illusion de s'approprier ce qui ne saurait lui appartenir. Cela vaut pour tout, y compris la terre, surtout la terre que nous avons trouvée et que nous laisserons. Les frontières et les organisations qui prétendent normer cette fausse propriété sont des artifices pour dominer les hommes au nom de lois autres que celles de Dieu.

Le chapitre 5 du roman, « Martyre et accomplissement sur les terres du Kajoor », mobilise les contenus de l'article déjà cité, (Dia, 2016)⁶ notamment la section 2 du chapitre 3 intitulé « Les escarmouches de l'été 1874 » (p. 212-215). Ils permettent de faire le récit de batailles à répétition dont les plus significatives, historiquement, sont Saq et Coowaan. Saq, car c'est à l'occasion de cette dernière confrontation avant Samba Saajo, que fut blessé assez gravement Amari Ngoone Ndaak Sekk, Imam du jihad. Quant à Coowaan, il se distingue par une portée historique et symbolique du reste insécable. Sur le plan historique, il consacre la défaite du Dammeel et de ses alliés, obligés de se réfugier dans la banlieue de Saint-Louis. Ayant désormais autorité sur les territoires d'entre les deux eaux, la Due et l'Atlantique, Shèexu Amadu Bah en fait le symbole de son triomphe. Coowaan est ainsi un accomplissement qui offre au marabout guerrier l'opportunité historique d'affirmer son appartenance au cercle des glaives de Dieu. Cette articulation entre histoire et symboles, entre faits et discours, vaut au chapitre d'être un résumé de la démarche globale qui traverse le roman. À cette différence près qu'ici, il s'agit, non pas de dialogue, mais d'un monologue inspiré, de grande teneur, improvisé sur les rivages de l'Atlantique. C'est du reste pour donner tout son éclat à l'évène-

5. Il distingue le Mulk, défini comme le pouvoir et ses réalités, de la Dahwa. Celle-ci, est une ressource symbolique assimilable à la profession de foi. Elle est la voix du pouvoir, ou plus exactement, une communication de l'illusion qui définit réellement le pouvoir. Ibn Khaldoun, 2015, *Les prolégomènes : Première partie*, (traduction William Mac Guckin), 540 p.

6. S. Dia, *idem*.

ment, que l'auteur profite de la liberté qu'autorise le roman afin d'amplifier et d'enrichir le verbatim du discours. Il le transpose dans un poème de 116 vers en alexandrin dans lesquels Shèexu Amadu Bah proclame son triomphe, et célèbre les figures de l'Islam combattant.

Le chapitre 6 du roman « *Le dernier galop du marabout toukouleur* » est consacré à la bataille de Samba Saajo. Le récit s'appuie sur diverses productions. L'essai historique de D. Diop (2023)⁷ a permis de détailler les péripéties militaires (p.127-143). Le chapitre d'ouvrage de S. Dia (2021)⁸, intitulé « *Le temps d'un messianisme tidiane* » a été mobilisé pour une réflexion sur la signification de Samba Saajo, « *Le martyre recherché* » (p. 187-188), et pour un positionnement sur « *Le débat à propos de la mort de Sheexu Ahmadu : histoire contre hagiographie* » (p. 189-191). Ce cadre historique assez dense a servi de décor à un dialogue à quatre entre Béguin et Lat Joor d'une part, Lat Joor et Shèexu Amadu Bah d'autre part, sur le chemin de Samba Saajo. Il souligne le caractère versatile et vain de la raison d'État qui noue des alliances changeantes et éphémères. Au contraire, il fait l'éloge des causes nobles dont le propre, à l'image de la résistance, est de transcender les contingences. Leur justesse suffit à apaiser l'âme des peuples, car, même asservis, ils savent que leur destinée historique est de secouer un jour les fers de la captivité.

Le chapitre 8 du roman « *Lendemain de guerre : de Samba Sadio à Pir* » et le chapitre 9 « *Le séjour à Jaayaan et la traque du signe* » font le récit du périple d'Amari Ngoone Ndaak Sekk après la bataille de Samba Saajo. Ils ont tiré leur substance de l'article de S. Dia (2015)⁹, précisément de la section 2 « *Les étapes refuges : Saalum et Pir* » (p. 162-163), et de la section 3 « *Jaayaan : étape*

7. D. Diop, 2023, *Sur les traces de la communauté tijane de Thiénaba Seck* Espaces, orthodoxie et économie confrérique, Dakar, Éditions L'Harmattan.

8. S. Dia, 2021, « Amary NDaak Seck ou la renaissance du maadyankisme au Baol », *La Tijaanya au Sénégal*, Chapitre 6, sous la direction d'Iba Der Thiam, Dakar, HGS Éditions, p. 187-198.

9. S. Dia, 2015, *ibid.*

de la refondation » (p. 163-165). C'est donc cette nourriture qui féconde les multiples échanges entre Amari Ngoone Ndaak Sekk et Serigne Jaayaan, chef du village où il fera étape pendant sept ans. Ils ont porté, entre autres, sur la destinée des hommes, fugitifs traqués par Satan et cherchant un refuge que le démon ne saura violer. Ils ont porté aussi sur l'art de gouverner et de rendre la justice. L'impartialité doit transparaître jusque dans l'attitude du juge, car rien ne doit être interprété comme signe de partialité, au profit du puissant, ou signe de mépris au détriment du faible. Sans quoi, les décisions du juge deviennent oppression, et sont rejetées par les hommes dans le silence de leur conscience révoltée.

Le chapitre 10 du roman « *A l'ombre du doobaali* » n'est pas un récit mais une fresque de la méthode pédagogique inventée par Amari Ngoone Ndaak Sekk et animée quotidiennement à l'ombre du doobaali, arbre emblématique au pied duquel il déroulait son enseignement. Le chapitre est nourri par deux sources. La première est l'ouvrage déjà cité de D. Diop (2023)¹⁰, notamment le chapitre intitulé « *L'enseignement d'Amari Ngoone Ndaak* » (p. 184-185). La seconde est un autre chapitre d'ouvrage de S. Dia (2021)¹¹, notamment la section intitulée « *L'enseignement d'Amary NDaak : formatage de la communauté aux valeurs maadyanke* » (p. 223-227). Mais dans ce chapitre 10, davantage que le décorum, l'accent est mis sur les contenus de l'enseignement qui transparaissent dans les échanges féconds entre Amari Ngoone Ndaak Sekk, ses Tafsiir et ses étudiants. A cette occasion, recourant à la pédagogie du rebond qui mettait les étudiants au centre de son enseignement, Amari Ngoone Ndaak Sekk naviguait dans les différents champs de la science islamique. Avec comme fil conducteur la tarbya dont l'objectif ultime est de faire en sorte que les commandements et les interdits de l'Islam soient imprimés dans les cœurs et transparaissent dans les actes quotidiens. Ainsi, abordait-il l'histoire du soufisme ; les bases et les péripéties dans la construction de la morale islamique ; le rôle de la tarbya dans l'édi-

10. D. Diop, *idem*.

11. S. Dia, 2021, *ibid*.

fication d'une génération morale appelée à pérenniser l'Islam ; la philosophie et l'originalité du système madyanke de tarbyya ; la place du tawhid ou unicité de Dieu dans ce système de tarbya etc.

Le chapitre 11 du roman, « *L'ultime leçon du maître : le doobaali orphelin* », met en scène les derniers moments d'Amari Ngoone Ndaak Sekk. Il s'appuie sur l'ouvrage de D. Diop (2023), précisément le chapitre « *Disparition d'Amari Ndaak* », (p. 163-165), pour nourrir des dialogues asymétriques entre Amari Ngoone Ndaak Sekk, ses compagnons historiques et ses fils. À l'endroit des premiers, il s'agissait d'un quasi-monologue à l'occasion duquel Amari Ngoone Ndaak Sekk revisita, comme dans une revue de l'existence, les grands moments qu'ils ont partagés, avant de conclure par des recommandations pour la pérennisation de la communauté. La seule réplique des compagnons était la proclamation, en chœur, de leur assentiment : « *insha Allah* ». À l'endroit de ses trois enfants, appelés à perpétuer son héritage, davantage qu'un dialogue, il s'agissait en fait d'un cours magistral sur l'art de construire des remparts éthiques contre les dérives du pouvoir.

Outre ces deux marqueurs principaux qui singularisent le roman, une autre spécificité, tout aussi distinctive, est la place donnée par l'auteur aux éléments de la nature. Le roman n'est pas seulement historique, il est aussi géographique. Le lecteur ne découvre pas en spectateur distant l'histoire de Shèexu Amadu Bah et d'Amari Ngoone Ndaak Sekk. Il chevauche inlassablement avec eux à travers les marécages du Tooro, les dunes du Kajoor et la savane du Baol. L'histoire qui se raconte et se reconstitue donne toute leur place aux éléments de la nature. Plus qu'un cadre, ils sont des acteurs. La ronde monotone des saisons scande le flot saccadé des années d'enfer. Les fleuves pleurent les martyres, l'océan est pris à témoin pour le triomphe de la cause madyanke. Les arbres sont des acteurs vivants qui fécondent et inspirent les événements. La vie tumultueuse des combattants est rythmée sur les fugues et apparitions du soleil, omniprésent. C'est un déluge de lumière qui inonde les jours et constelle les nuits.

Mais davantage que leur place dans le récit historique, c'est la forme d'expression des éléments de la nature qui bonifie la

qualité littéraire du roman à travers des poèmes qui jalonnent la prose et en relèvent la saveur. Dans les toutes premières pages du roman, l'auteur donne la parole à l'arbre-témoin. Avant de glorifier dans la dernière strophe son destin propre, son monologue versifié et rimé de 112 alexandrins chantant l'histoire du Kadior, est sans doute un des tout meilleurs passages de l'ouvrage. Au début de leur périple après Samba Saajo, les rescapés font étape à l'ombre d'un tamarinier. Une fois parti le callmeer, génie tutélaire surpris dans sa relâche par les visiteurs du njolloor, son bruissement apaisant est un hymne en 30 vers dans lesquels l'arbre exorcise son antique réputation et revendique un destin de gloire. Comme s'il en était jaloux, le baobab, étape du lendemain, maudit lui aussi, en vers, ses racines rébarbatives qu'il aurait voulu soie et satin pour servir d'oreillers aux rescapés ajoor.

Dans les dernières pages, comme s'il s'agissait de clore à la fois le roman et l'épopée de la vie, le professeur Dia, dans une évocation ambivalente de l'au-delà, donne la parole à des hérauts agonisants. Tels des oracles, leurs délires et visions dépeignent le mystère. Le premier est Madikke, fils cadet d'Amari Ngoone Ndaak Sekk. Atteint de la peste et en transition vers l'au-delà, il chante une élégie du désespoir de laquelle transpire sa double crainte de la solitude et de l'oubli. Le second est Serigne Ibrahima, petit-fils et Khalife d'Amari Ngoone Ndaak Sekk. Ayant, en toute lucidité dicté ses volontés dernières, il sombre dans la contemplation d'un spectacle sublime évoqué à travers des effluves d'outre-tombe : le tombeau béant est si lugubre, mais aussitôt qu'il se referme sur le corps immaculé du bienfaisant, l'âme est éblouie par les fanions de lumière, et par la splendeur de son accueil au banquet majestueux des hommes de vertu.

Dr Daouda DIOP

Enseignant-chercheur

Spécialiste de l'histoire économique et sociale

Département d'histoire, FLSH, UCAD.